

www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre XLV. Nouvelle-Calédonie.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

L'île Norfolk a environ vingt-un milles de circonférence. Son sol est montueux, et le mont Pitt, qui en est le point culminant, a environ 1100 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce mont est d'une nature basaltique, tandis que le reste des rochers est une craie jaunâtre. Ça et là se retrouvent quelques fragmens d'une lave rougeâtre et poreuse. La surface générale de l'île est très-tourmentée et n'offre guère qu'une suite confuse de hauteurs et de ravines. Presque toutes les ravines sont arrosées par de petits torrens de l'eau la plus pure, quelquefois imprégnée d'une assez grande quantité de fer. Sur la partie S. de Norfolk, est un îlot, et à quatre ou cinq milles de distance du même côté, une petite île montueuse, de six ou huit milles de circuit, qui a reçu le nom d'île Phillip.

Sur cette île, l'air est très-pur, le climat beau et tempéré, semblable à celui du Portugal, mais sujet à de soudaines bourrasques, surtout dans la partie du S. E. Le sol, d'une fertilité prodigieuse, peut se prêter à la culture de tous les fruits et de tous les végétaux; il faut abriter cependant les arbres contre les vents du S., dont le souffle leur est mortel. L'île est couverte de broussailles fort épaisses et de diverses sortes d'arbres, dont quelques-uns, comme le pin de Norfolk, s'élèvent à une hauteur de deux cent vingt pieds, et fournissent des bois précieux propres à divers usages. Un médecin anglais qui a long-temps résidé dans l'île a mesuré un de ces arbres, dont le diamètre près de terre était de onze pieds : à la hauteur de soixante-quinze pieds, il avait encore un diamètre de plus de huit pieds; mais à ce point le tronc, jusque-là parfaitement droit, s'inclinait légèrement. La hauteur totale de l'arbre était de deux cent cinquante-un pieds!

On cite encore, dans cette île, le *blood-wood* (bois de sang), ainsi nommé à cause de sa couleur. Les limoniers, les citronniers, les goyaviers, les vignes, les grenadiers, les caféiers et les figuiers abondent aujourd'hui dans presque tous les ravins de l'île où ils se sont propagés. Tous les grains peuvent y être cultivés avec succès : le sucre et le tabac y réussissent à merveille.

Norfolk compte plusieurs routes qui conduisent dans l'intérieur de l'île. Sans ces routes, les broussailles sont si touffues, qu'on y perdrait son chemin. Les seuls quadrupèdes à l'état sauvage sont le chat et le rat; encore le premier y a-t-il été introduit. L'établissement est situé sur la partie méridionale où le débarquement est fort difficile à cause du ressac. Des

navires ont quelquefois attendu plusieurs semaines au large, avant de pouvoir débarquer leurs passagers et leurs cargaisons. Un autre inconvénient est celui du voisinage d'un terrain marécageux. Norfolk, toute féconde qu'elle est, ne sera jamais qu'un point insignifiant, à cause du manque complet de mouillages et du peu de sûreté de ses côtes.

Entre Norfolk et l'Australie, sont deux petites îles inhabitées, l'île Howe, découverte par Ball en 1788, terre fort haute, de deux lieues d'étendue du N. N. O. au S. S. E., qu'accompagne un rocher isolé et fort élevé, lequel, situé à trois lieues dans le S. E., a reçu le nom de *Pyramide de Ball*. L'île Howe git par 31°, 31' lat. S. et 156°, 50' long. E.

L'île MIDDLETON fut découverte par Shortland en 1788. C'est une île fort élevée avec un pic remarquable; elle doit avoir au moins vingt milles d'étendue du S. S. E. au N. N. O. C'est là tout ce qu'on en sait. Lat. S. 20°, 10'. Long. E. 157°, 30'.

Entre les deux îles précédentes règnent les dangereux récifs de Middleton et de Seringatnam.

CHAPITRE XLV.

NOUVELLE-CALÉDONIE.

La traversée de l'*Océanic* de la Nouvelle-Zélande à la Nouvelle-Calédonie ne fut signalée par aucun épisode remarquable. Jusqu'à la hauteur de Norfolk, les vents du N. O. fatiguèrent le navire; mais au-delà se reproduisirent les brises régulières du S. E., qui nous poussaient presque vent arrière. Aussi, dès le 8 avril, eûmes-nous connaissance de l'île des Pins, que nous rangeâmes à deux lieues de distance. Sur ses rives, on pouvait voir ces pins à forme bizarre qui intriguèrent si long-temps les compagnons de Cook (Pl. LII—3). On sait aujourd'hui que c'est une espèce voisine de celle qui croît sur l'île Norfolk. Après avoir longé cette île, l'*Océanic* gouverna au N. Déjà, le jour suivant, apparurent aux limites de l'horizon les îles Britannia et Chabrol, qui, à six ou sept lieues de distance, se montraient sous l'aspect d'une bande uniforme coupée çà et là à angles droits comme un mur garni de crénelures de distance en distance. De là, cinglant à l'O. S. O., on aperçut les hautes montagnes de la Nouvelle-Calédonie; enfin, le 10 avril, après avoir rangé de près les récifs qui bordent le hâvre de Balade, l'*Océanic* donna à pleines voiles dans la passe, et alla jeter l'ancre près de la petite île de Poudioua, à quatre cents toises environ de la grande-terre.

En donnant dans ce hâvre, Pendleton voulait s'assurer si le pays n'offrait pas quelque ressource commerciale; car, à l'aspect d'une plage ne produisant que des arbres maritimes, il désespéra d'y trouver des rafraîchissements et des provisions (Pl. LXII—1). Cette île, en effet, toute stérile et ingrate, semble former une disparate avec les archipels situés sous la même latitude. Elle se rapproche plutôt, quoiqu'avec des modifications remarquables, de la partie de l'Australie à laquelle son parallèle correspond.

A peine avions-nous jeté l'ancre dans la baie, que des pirogues de naturels arrivèrent le long du bord. Ces pirogues n'avaient rien de la forme élégante de celles de Tonga et de Viti, et même de Vanikoro. Elles figuraient plutôt des espèces de caisses quadrangulaires, manœuvrant fort mal et marchant plus mal encore. Les naturels qui les montaient étaient des Mélanésiens au teint noir assez foncé, aux cheveux frisés, d'une petite stature, grêles, peu vigoureux et d'un aspect assez chétif. Après quelques instans d'hésitation, plusieurs d'entre eux montèrent à bord et consentirent à échanger divers objets de leur industrie, des sagaies, des haches en pierre, des pioches en bois, des peignes et des frondes, contre divers objets en fer qu'ils nomment *pitiou*, bien qu'ils fissent plus de cas des étoffes. Ils avaient apporté avec eux des cocos et des cannes à sucre, qu'ils refusèrent de céder, à quelque prix que ce fût, ce qui nous indiqua sur-le-champ à quel point le pays était pauvre. Plus nous insistions pour avoir ces objets, plus ils témoignaient par leurs gestes qu'ils leur étaient nécessaires, donnant à entendre qu'ils étaient affamés, et montrant leurs ventres pour faire remarquer combien ils étaient aplatis. Les cochons leur semblaient inconnus, et ils en eurent même quelque frayeur. Quant aux poules, à peine leur en eut-on montré, qu'ils imitèrent le chant du coq, ce qui nous prouva qu'il y en avait sur leur terre.

A la suite de ces entrevues le long du bord, nous nous décidâmes à aller nous-mêmes sur le rivage. On arma le canot, et nous prîmes terre, un officier et moi, sur la grève que couvrait une nombreuse troupe de naturels accourus de toutes parts. Comme ils se montrèrent paisibles et doux, nous ne craignîmes pas de nous aventurer jusqu'à un demi-mille dans les terres.

Chemin faisant, nous vîmes des cases, tantôt isolées, tantôt groupées par trois et quatre. Ces cases étaient construites sur un modèle à peu près uniforme, c'est-à-dire qu'elles ressemblaient à de grandes ruches de neuf à dix pieds de diamètre, terminées par une pointe (Pl. LIII—4.)

T. II.

Chacune d'elles avait une porte de trois pieds de haut sur dix-huit pouces de large, quelquefois pourvue de deux montans en planches, ornés d'une tête d'homme grossièrement sculptée. Un poteau central supportait toute la charpente, et son extrémité supérieure sortait par-dessus le toit unique. Parmi ces huttes, quelques-unes étaient entourées de palissades en feuilles de cocotier, plantées à trois ou quatre pieds des parois de la case. Auprès de quelques autres s'élevaient de petits tertres d'un pied à dix-huit pouces de hauteur, surmontés, dans le milieu, d'un treillage de six ou huit pieds de haut. Les insulaires nommaient ces espèces de monumens *nbouat*, et indiquaient d'une manière assez claire que c'était des tombes, en baissant la tête de côté, la soutenant dans leur main et fermant les yeux, pour exprimer qu'ils renfermaient des morts.

Quand nous revînmes vers le canot, les insulaires se trouvaient sur la grève au nombre de deux ou trois cents, qui paraissaient assez paisibles; mais quelques-uns se montrèrent impudens voleurs. L'un d'eux, entre autres, nous joua un tour assez plaisant. On venait de conclure avec lui un marché relatif à un petit sac rempli de pierres ovales, taillées pour servir de projectiles aux frondes. Il le dénoua de sa ceinture, et me le tendait d'une main, tandis qu'il avançait l'autre pour recevoir le prix convenu. L'échange allait se faire régulièrement, quand un compère placé derrière nous poussa un cri si perçant, qu'il nous fit retourner la tête, et cet instant suffit pour que le filou disparût avec sa marchandise et la nôtre.

Du reste, laids, disgracieux et misérables, ces sauvages avaient encore l'odieuse habitude du cannibalisme. Devant nous, l'un d'eux se mit à ronger un os auquel adhérait un morceau de chair. En l'examinant avec quelque attention, je soupçonnai que ce pouvait être de la chair humaine, et j'interrogeai celui qui le tenait. Loin de s'en cacher, il m'avoua sans embarras que c'était un fragment d'épaule, qui avait appartenu à un jeune homme de quinze à seize ans, m'indiquant, pour cela, un adolescent de cet âge, et cherchant à me faire comprendre que c'était un morceau vraiment délicat.

De retour à bord, nous n'y vîmes plus aucun insulaire. Ils s'étaient montrés voleurs si effrontés, que Pendleton n'avait pu les supporter long-temps, et qu'il les avait fait chasser à coups de cordes. Dans le nombre, deux seulement n'ayant pu rejoindre à temps les pirogues,

et n'ayant pu gagner la côte à la nage, étaient revenus à bord, où ils se chauffaient au feu de la cuisine; car, malgré une latitude élevée, les soirées et les nuits sont très-froides à la Nouvelle-Calédonie. Ces gens-là restèrent assez tranquilles pendant quelque temps; mais les matelots qui les entouraient revenant sans cesse à la charge au sujet du goût de ces peuples pour la chair humaine, ils finirent par se persuader que les Anglais étaient eux-mêmes cannibales, et qu'ils étaient destinés à être dévorés. A peine se furent-ils communiqué leurs craintes, qu'on les vit disparaître brusquement. L'un d'eux, quelque effort qu'on fit pour le désabuser, s'élança à la mer par un sabord; l'autre alla se tapir dans la baleinière suspendue au couronnement.

Désirant reconnaître plus à fond le pays, Pendleton prit terre le lendemain au point du jour, accompagné de six hommes bien armés: j'é le suivis dans cette course. Nous traversâmes d'abord un terrain assez bas, où se trouvaient clairsemées quelques plantations d'ignames et de patates. Au pied de la montagne, cinq ou six sauvages se réunirent à nous dans des intentions évidemment bienveillantes. Sans que nous l'eussions demandé, ils nous servaient de guides. Au tiers de la montagne, nous remarquâmes de petits murs élevés par étages, de manière à soutenir les terres et à empêcher leur éboulement; ce genre d'industrie nous surprit chez un peuple aussi grossier, mais il prouvait en même temps toute la pauvreté du sol. A peine étions-nous au milieu de la montagne, que nos sauvages s'arrêtèrent; ils ne voulaient pas pousser plus loin leur marche, et tâchaient de nous faire entendre que les habitans du revers de la chaîne étaient des ennemis, et qu'ils nous tueraient. Pour réponse, nous leur montrâmes nos armes, en leur indiquant que nous tuerions ceux qui voudraient nous tuer. Cette démonstration rassura trois de nos guides; les trois autres ne s'y fièrent point et partirent.

Le soleil commençait à darder avec force, et, pour apaiser une soif ardente, nous ne trouvions point d'eau. Nous vîmes nos guides cueillir et mâcher les jeunes pousses de l'*hibiscus*, mais cette manière de tromper le besoin nous parut pire que le besoin même. Nous trouvâmes que les pousses de l'*hibiscus* avaient un goût peu agréable. Nous les rejetâmes sans pouvoir les sucer. En nous reposant par intervalles, nous arrivâmes enfin au sommet de la montagne qui s'élève jusqu'à quatre cents toises au-dessus du niveau de la mer. Ce sommet n'était qu'un prolongement de la grande chaîne qui traverse l'île

dans toute sa longueur, et qui s'élève par degrés à l'E. S. E. jusqu'au point culminant situé à quinze lieues de distance. Dans la partie que nous explorâmes, nous trouvâmes surtout du quartz, du mica, une stéatite plus ou moins dure, du schorl vert, des grenats, etc.

Du sommet de cette montagne, l'œil dominait le mouillage, sa ceinture de récifs et les brisans qui pressent à une grande distance la côte occidentale. Au sud, sous nos pieds, le regard plongeait sur une belle vallée entourée de grandes plantations de cocotiers, à travers lesquelles les fumées des huttes montaient en spirale vers le ciel. Des cultures assez étendues annonçaient en outre un terrain plus fertile et mieux peuplé que le versant voisin de notre mouillage. Après avoir fait quelque chemin au S. O., nous trouvâmes deux hommes et un enfant assis sous une grotte naturelle, occupés à faire rôtir des racines dont ils nous offrirent une portion. L'une de ces racines qu'ils nommaient *pawa* ressemblait à celle du topinambour, les autres me parurent appartenir au *dolichos tuberosus*. Non loin de cet endroit, était une petite source d'eau fraîche, auprès de laquelle nous fîmes un frugal déjeuner avec du biscuit et du fromage. Nos guides mangèrent du biscuit avec plaisir, mais ils ne voulurent ni du fromage ni de nos boissons spiritueuses. Ils mangeaient, puis se désaltéraient à la fontaine d'une manière assez singulière. Le visage penché vers la source, à deux ou trois pieds de distance, ils se lançaient l'eau à la figure avec leurs mains et en recueillaient ce qu'ils pouvaient dans leur bouche ouverte. De temps à autre, ils s'approchaient des Européens, tâtaient les parties charnues de leurs bras et de leurs jambes, puis articulaient le mot *kaparak*, avec un cri d'admiration mêlé de sensualité. Cette exclamation était-elle simplement causée par la curiosité, ou par la réflexion que ces chairs pourraient former un excellent repas? Le fait est que les malheureux avaient un effrayant appétit. Après avoir dévoré une portion de nos vivres et une énorme quantité de tubercules, ne se sentant point repus, ils se mirent à manger de gros morceaux de stéatite très-tendre, d'une couleur verdâtre. Nous crûmes d'abord que c'était une simple fantaisie, un tic d'un ou deux sauvages; mais il nous fut facile de reconnaître ensuite que ce goût dépravé était général, et que cette race était géophage. Suivant Labillardière, quoique cette stéatite ne puisse fournir aucun suc nourricier, son emploi ne laissait pas que d'être utile à des hommes exposés à de

Il est à regret que le capitaine de la corvette l'Espérance n'ait pu aller à terre à la recherche de la corvette l'Espérance, qui s'est égarée pendant la nuit. On a cependant vu à terre plusieurs personnes qui ont été prises par les vents et les courants. On a aussi vu à terre plusieurs canots qui ont été pris par les vents et les courants. On a aussi vu à terre plusieurs canots qui ont été pris par les vents et les courants.

Il est à regret que le capitaine de la corvette l'Espérance n'ait pu aller à terre à la recherche de la corvette l'Espérance, qui s'est égarée pendant la nuit. On a cependant vu à terre plusieurs personnes qui ont été prises par les vents et les courants. On a aussi vu à terre plusieurs canots qui ont été pris par les vents et les courants. On a aussi vu à terre plusieurs canots qui ont été pris par les vents et les courants.



Il est à regret que le capitaine de la corvette l'Espérance n'ait pu aller à terre à la recherche de la corvette l'Espérance, qui s'est égarée pendant la nuit. On a cependant vu à terre plusieurs personnes qui ont été prises par les vents et les courants. On a aussi vu à terre plusieurs canots qui ont été pris par les vents et les courants. On a aussi vu à terre plusieurs canots qui ont été pris par les vents et les courants.

Il est à regret que le capitaine de la corvette l'Espérance n'ait pu aller à terre à la recherche de la corvette l'Espérance, qui s'est égarée pendant la nuit. On a cependant vu à terre plusieurs personnes qui ont été prises par les vents et les courants. On a aussi vu à terre plusieurs canots qui ont été pris par les vents et les courants. On a aussi vu à terre plusieurs canots qui ont été pris par les vents et les courants.





1. Guerriers de la Nouvelle-Calédonie.



2. Armes & Vestimentes de la Nouvelle-Calédonie.

longues privations alimentaires, parce qu'elle sert à amortir le sentiment de la faim en remplissant l'estomac et soutenant les viscères attachés au diaphragme.

La caravane s'étant remise en route, nous trouvâmes à quelques centaines de pas plus loin deux ou trois femmes qui nous accostèrent en chantant. Le chant ne manquait pas de mesure, mais il était d'une aigreur et d'une discordance incroyables. Pour récompenser ces sirènes de l'intention, Pendleton leur fit quelques présents, auxquels pour ma part je joignais une paire de ciseaux. Je voulus leur en montrer l'usage, et je m'approchai de la plus jeune pour lui couper une mèche de cheveux; mais la pauvre enfant se mit à pleurer, croyant que c'en était fait d'elle. Son père me comprit mieux, la rassura, saisit les ciseaux et les essaya sur-le-champ avec un certain orgueil. Les habitans de ces hauteurs, plus amaigris et plus hâves que ceux de la plaine, paraissaient vivre aussi dans une plus grande misère. Cette différence doit tenir à la plus grande stérilité du sol. En effet, les arbres sur le plateau de la montagne se rabougrissent et deviennent des arbustes. Le *metaleuca latifolia* qui, sur les bords de la mer, atteint jusqu'à trente et quarante pieds, parvient à peine sur ces hauteurs à trois ou quatre pieds. Le seul avantage qu'on y rencontre, c'est de n'être pas tourmenté par les moustiques qui abondent dans les régions inférieures.

Au retour, je recueillis, dans une fente de rocher, des faisceaux de belles aiguilles de schorl vert dans une stéatite assez tendre, et un peu plus bas de petits fragmens de cristal de roche très-transparent. La stéatite que je rapportais fut, sur le rivage, l'objet des convoitises des naturels affamés. Nous la leur donnâmes, ainsi que le restant de nos vivres, et ils dévorèrent le tout avec avidité.

Nous avons pu remarquer déjà que, parmi ces individus, il en était quelques-uns nommés *tea-boumas*, qui semblaient exercer une certaine influence sur les autres, sans avoir cependant une autorité directe. Plus d'une fois, nous nous étions adressés à eux, pour qu'ils eussent à réprimer les larcins des naturels, et jamais leur pouvoir n'avait pu aller jusqu'à obtenir l'obéissance sur ce point. A notre retour à bord, ces *tea-boumas* nous présentèrent un chef auquel ils donnèrent le titre d'*aliki*, en nous faisant entendre que c'était un chef fort distingué qui venait nous rendre visite. Pendleton fit à cet homme quelques présents qui nous valurent son affection. Quand il se fut bien fa-

miliarisé, on chercha à lui faire comprendre que notre intention était d'entreprendre quelques incursions intérieures, et que nous désirions avoir de sa bouche l'assurance de pouvoir parcourir l'île en toute sécurité. On crut comprendre à ses gestes qu'il accordait sa protection; mais cette protection pouvait-elle être efficace? C'est ce qui nous parut au moins douteux. Du reste, l'*aliki* fit présent à Pendleton d'une espèce de coutelas, fabriqué avec une pièce ovale de serpentine, parfaitement polie, tranchante sur les bords, et ajustée proprement à un manche en bois avec des tresses en poils de roussette. L'un des *tea-boumas* nous apprit que cet instrument nommé *nbouat*, comme leurs tombeaux, servait à dépecer les membres des ennemis tués dans le combat, et il s'offrit à nous faire la démonstration théorique de l'instrument sur un de nos marins qui, à son invitation, s'étendit sur le dos. Le sauvage débuta par simuler un combat, dans lequel le mort était censé avoir été abattu sous les coups de sa sagaie et de son case-tête; une danse guerrière succéda à cet exploit; puis il feignit d'ouvrir le ventre du vaincu avec le *nbouat*, arracha les entrailles avec une sorte de petite fourchette à deux dents fabriquée avec deux os de cubitus humains fixés ensemble, et les rejeta au loin. Il continua cette pantomime en enlevant les organes sexuels que le vainqueur réservait pour lui; les jambes et les bras étaient coupés aux articulations, et distribués, ainsi que le reste du corps, entre les divers combattans qui les emportaient dans leurs familles. La chair des bras et des jambes était coupée par tranches d'un ou deux pouces d'épaisseur, et les parties musculuses étaient principalement appréciées. Tout cela nous était indiqué, par le brave *tea-bouma*, à l'aide de gestes fort expressifs et d'un léger sifflement qu'accompagnaient plusieurs clappemens de la bouche, semblables à ceux que pourrait faire entendre un gourmet qui vient de goûter d'un bon plat. A cette pantomime, on ne pouvait plus s'y méprendre, ce peuple était cannibale par goût, et l'on ne pouvait plus se faire illusion sur la nature de leurs gestes, quand ils pressèrent de nouveau les membres blancs et dodus de nos jeunes matelots.

Malgré cette découverte peu rassurante, nous n'en continuâmes pas moins nos reconnaissances dans le pays. Pendleton les dirigea lui-même. Seulement il eut soin de doubler notre escorte, et d'ordonner qu'aucun canot ne se rendît à terre pendant son absence. Pour nous, débarqués dès quatre heures du matin, nous tirâmes à l'O. et

entrâmes dans un bois où l'on abattit quelques oiseaux, entre autres une espèce de pie d'un beau plumage, entièrement noire, à l'exception de la partie supérieure du dos, du ventre et du cou qui sont blancs. Après une demi-heure de marche, parut un village de plusieurs cases, et auprès de l'une d'elles se dressait un monceau d'ossements humains dont quelques-uns avaient subi l'action du feu. Au-delà, sur les bords d'un ruisseau, étaient quelques maigres plantations de deux espèces de taro, savoir l'*arum esculentum* et l'*arum macrorhizon*, puis de jeunes bananiers et des plants de canne à sucre.

A un demi-mille plus loin, nous trouvâmes un autre village, mais plus considérable et situé sur le bord d'une petite rivière qui venait du sud. Des femmes y étaient occupées à faire cuire les alimens du ménage dans un grand pot en terre, que trois gros cailloux servant de trépied soutenaient au-dessus du feu. Les alimens étaient des écorces d'arbres et diverses sortes de racines. Ce fut près de ce hameau que nous trouvâmes l'aliki notre protecteur et deux de ses compagnons. Comme nous étions alors très-proche de sa demeure, l'aliki nous pria d'y entrer. Quelques femmes étaient occupées à torréfier les fruits d'un grand figuier qui ombrageait l'habitation.

Nous continuâmes à suivre le cours ascendant de la rivière, en rencontrant à mesure que nous avançons des pentes de plus en plus raides, et obligés quelquefois de gravir des roches très-escarpées. Dans ces passages pénibles, les guides sauvages se montraient fort obligeans; ils portaient les bagages et nous soutenaient par le bras. Arrivés au sommet de la chaîne, leur complaisance fut plus grande encore. Mourant de soif, et voulant déjeuner, nous demandâmes de l'eau, et en vingt minutes ils allèrent en chercher dans un ravin situé à trois cents toises au-dessous. Pour les indemniser, on leur donna du biscuit et du porc frais qu'ils mangèrent avec délices: ils ne voulurent point de salaisons.

De l'autre côté de la montagne, la caravane trouva un canal profond qui, pénétrant sous la roche, servait de hâvre aux pirogues des insulaires. L'aliki qui s'était mêlé à notre escorte en détacha une, et nous traversâmes le canal. Sur l'autre rive, s'élevaient quelques huttes en ruines, avec des plantations que la guerre avait sans doute dévastées. A cet endroit, nous étions à cinq lieues environ du mouillage. Alors nous tirâmes au S. E. pour aller reconnaître une vaste plaine que nous avions vue de loin seulement dans notre première recon-

naissance. Pour y arriver, il fallut traverser un joli petit vallon, planté de choux-palmistes et d'aleurites si verts, si frais, si bien alignés, qu'on l'eût dit arrangé par la main de l'homme. Ensuite un sentier battu nous conduisit dans la grande plaine que sillonnait le canal.

Là nous changeâmes de guides. L'aliki et ses compagnons, nous montrant d'un geste significatif le soleil près de se coucher, reprirent le chemin de leurs cases, tandis que d'autres sauvages de la plaine se chargèrent de notre conduite. Dans le nombre se trouvait un individu borgne et estropié que nous avions vu à bord, et qui parut enchanté de nous faire les honneurs de son territoire. La caravane fit une lieue ainsi, laissant de chaque côté de la route des huttes éparses et environnées de cocotiers; puis, après une courte halte auprès d'une case où l'on cueillit des cocos, elle poussa jusqu'aux bords du canal, simple bras de mer, d'une eau parfaitement salée, qui mordait bien avant dans les terres.

Rien n'excitait plus notre curiosité dans cette plaine monotone, et, comme la nuit approchait, il nous parut plus prudent d'aller camper sur la montagne. On choisit pour le bivouac une jolie colline au sommet de laquelle étaient trois hangars circulaires, alors déserts, et assis sur le bord d'une mare entourée d'*hibiscus tiliaceus* et de plantations d'ignames. Quand nous y arrivâmes, il était presque nuit, et déjà nous pouvions, dominant la mer et la vallée, voir d'un côté le fanal mobile de l'*Océanie*, de l'autre les feux immobiles des sauvages. Comme le froid se faisait sentir à cette hauteur, nous allumâmes nous-mêmes un grand feu que les sentinelles alimentèrent durant la nuit. Aucun incident fâcheux ne marqua ce campement nocturne: seulement, vers l'aube, trois sauvages qui paraissaient s'avancer vers nous à pas lents se retirèrent effrayés par les cris de nos vedettes.

Le jour suivant ne fut pas aussi tranquille. Dans les premières heures de la route, un de nos hommes s'étant écarté du gros de la troupe, rencontra inopinément un sauvage qui prit une attitude menaçante et brandit sa lance sur lui. Si nous n'étions survenus, peut-être eût-il mis ses menaces à exécution. Mais, à notre vue, il se contenta d'examiner nos armes et nos vêtemens, après quoi il se retira dans la forêt. Plus loin, auprès d'une case qu'habitait une famille entière, un homme nous présenta un masque taillé dans un morceau de bois de cocotier et sculpté avec art. Il n'y avait point de trou pour les yeux, mais il y en avait un

pour la bouche, et nous ne pûmes douter de l'emploi de cet objet lorsque le naturel se le fut appliqué sur le visage. Quant aux femmes, elles étaient occupées à faire cuire des figues, qu'ils nommaient *ouïou*, dans un pot sans eau, pour leur enlever la qualité corrosive qu'elles auraient dans l'état naturel. Enfin les trois enfans se régalaient d'araignées fort communes dans ces îles, après les avoir fait rôtir un instant sur des charbons. Ces araignées, dont les bois fourmillent, y tendent des toiles tellement serrées et nombreuses, qu'elles sont un obstacle réel pour ceux qui y pénètrent. Non loin de cette case habitée était une case isolée et déserte, entourée de palissades et flanquée d'une rangée de colonnes en bois. Chacune de ces colonnes avait un pied d'écarrissage et neuf pieds de haut, et le sommet était surmonté d'une tête humaine grossièrement sculptée : c'était une sépulture de famille. A côté d'elle s'étendait une terre marécageuse que défrichaient alors des naturels, hommes et femmes, se servant pour cela d'un instrument en bois dur, muni d'un bec recourbé et pointu, instrument à double fin peut-être, pioche et arme à la fois (Pl. LIII — 2).

Avant d'arriver à la grève, nous fîmes de nouveau l'expérience du prix que les naturels attachent à leurs vivres, et surtout à leurs cocos. La caravane venait d'arriver, mourant de soif, près de quelques huttes qu'entouraient de beaux cocotiers : Pendleton voulut la faire rafraîchir. Il montra donc aux naturels une hache et quelques couteaux, en leur expliquant qu'il voulait vingt cocos en échange. C'était une affaire magnifique : dans toute autre île, on eût donné non pas vingt, mais deux cents cocos pour les objets proposés. Cependant ces sauvages hésitèrent : il fallut qu'ils tinssent conseil ; enfin, ils se décidèrent. L'un d'eux grimpa comme un singe sur un cocotier, et lança d'en haut la quantité de fruits convenue. A mesure que nous en buvions l'eau, les enfans s'emparaient de la coque, pour manger l'écorce encore tendre, mais d'un goût acerbé et intolérable.

Nous étions à quelques centaines de toises du rivage, quand le bruit de plusieurs coups de fusil nous fit hâter le pas, dans la crainte d'un événement fâcheux. Voici ce qui était arrivé. Le second de l'*Oceanic*, nous ayant vus de loin descendre d'un petit côteau, avait envoyé, pour nous recevoir sur la plage, une baleinière armée de six matelots qui, en nous attendant, s'étaient occupés à pêcher au trémaïl, le long de la côte qui est fort poissonneuse. A la vue d'une pêche

aussi abondante, les trente ou quarante naturels présens éprouvèrent le désir de se l'approprier. Comme on le pense, les matelots défendirent leur bien, ce qui occasiona une lutte, dans laquelle les sauvages blessèrent deux marins à coups de pierres. On riposta alors à coups de mousquets, tout en se retirant avec l'embarcation. L'affaire en était là, quand nous parûmes avec notre escorte armée de fusils, et cette circonstance changea brusquement la face du combat. Les matelots se rallièrent, et les sauvages s'enfuirent de toutes parts dans le plus grand désordre. Un seul d'entre eux, un vieillard, l'un des tea-boumas qui venaient souvent à bord, eut la présence d'esprit de saisir une branche de cocotier, et de s'avancer vers Pendleton d'un air calme et grave, comme pour demander la paix. Pendleton lui tendit la main, lui dit qu'il voulait bien consentir à faire la paix, mais que ses compagnons en avaient agi avec ses gens comme des voleurs. « C'est vrai, répliqua le tea-bouma ; ce sont de misérables *kaias* (voleurs) ; tuez-les, tuez-les : je vous aiderai moi-même, et nous les mangerons ensemble. » Que répondre à cela ? Nous en rîmes et emmenâmes à bord le tea-bouma, enchanté de lui et de nous.

Il y était à peine depuis un quart-d'heure, que six pirogues se montrèrent autour du navire, pour nous réclamer le tea-bouma. Les insulaires avaient peur ou qu'on ne le retînt prisonnier, ou qu'on ne le fit rôtir pour la table du capitaine. Aussi, quand ce sauvage parut sur le bastingage, un cri d'allégresse accueillit sa venue : il fit signe qu'il voulait parler ; le silence s'établit. Alors le tea-bouma débita une harangue aux siens, pour leur reprocher leur conduite envers nous ; à quoi un autre tea-bouma, se levant du milieu des pirogues, répondit par une allocution semblable. Pendant qu'on les sermonait ainsi, les sauvages secouaient la tête par momens, comme pour acquiescer à ce que disaient leurs chefs. Ces préliminaires finis, notre tea-bouma se retourna vers nous, et autant que nous pûmes le comprendre à ses gestes, il nous supplia de nous tenir pour satisfaits de la vengeance que nous avions tirée des naturels, ajoutant que l'un d'eux en était mort. Pendleton consentit à tout par un signe de tête, et les pirogues se remirent à circuler autour du navire, comme si aucunes voies de fait n'avaient eu lieu. Le lendemain, 15 avril, l'*Oceanic* reprenait la mer de grand matin.